

oiseau se débattait au milieu du nid, et je pus facilement m'en emparer.

C'était sur une corniche plate que les oiseaux de Jupiter avaient préparé la couche de leurs aiglons, amas de branchages, de roseaux, de bruyères ayant cinq ou six pieds de long, charnier puant entouré de lambeaux de charognes de toutes natures et d'ossements blanchis. L'aigle que j'avais tué mesurait douze pieds anglais d'un bout de l'aile à l'autre. C'était la femelle.

Trois jours de suite, je vins m'embusquer près de l'aire vide, attendant le mâle, qui ne parut point. Sans doute il avait trouvé la mort quelque part, ou bien, avec la finesse naturelle à sa race, avait-il vu le spectacle sanglant du meurtre de sa moitié et le rapt de ses enfants, et s'était-il tenu prudemment à distance.

J'emportai les deux aiglons à Staten-Island et les offris à M. Blanchard, maître d'hôtel de cette oasis de New-York. L'un d'eux mourut au bout de quelques semaines, malgré les soins que l'on prenait de lui. Quant à l'autre, il était devenu gras et dodu en 1849, à l'époque où je quittai les États-Unis, et se pavanait nonchalamment sur son perchoir, dans le jardin de l'hôtel, en tenue de galérien; car il avait été prudemment enchaîné par la patte et rivé au tronc d'arbre qui lui servait d'abri.

Selon toute probabilité, l'aigle de Staten-Island est mort à l'heure qu'il est, comme tous ceux de son espèce, d'une maladie de foie, de marasme ou de mâle rage.

---